



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

25 | 1998
Varia

Diderot vu par *les Nouvelles ecclésiastiques*

Jean Sgard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/1291>

DOI : 10.4000/rde.1291

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 1998

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Jean Sgard, « Diderot vu par *les Nouvelles ecclésiastiques* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 25 | 1998, mis en ligne le 04 août 2007, consulté le 25 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/1291> ; DOI : 10.4000/rde.1291

Propriété intellectuelle

Jean SGARD

Diderot vu par les *Nouvelles ecclésiastiques*

On sait l'intérêt que Diderot a porté pendant toute sa vie au jansénisme¹ ; on sait moins ce que les jansénistes ont pensé de lui, et ce qu'ils ont dit de lui dans leur journal, les *Nouvelles ecclésiastiques*. La lecture du supplément de la *Table raisonnée* publié en 1790 est au premier abord décevante ; elle ne fournit que deux occurrences pour 1783 et 1784, alors que Montesquieu, Buffon, Voltaire, Helvétius et D'Alembert sont souvent cités ; mais il est vrai aussi qu'en qualité de directeur de l'*Encyclopédie*, Diderot est constamment présent sans être nommé, et qu'on voit peu à peu se dessiner, sous forme d'allusions, d'attaques biaisées puis d'un assaut frontal en 1783, la figure de leur plus ardent adversaire. Car de même que Diderot a senti mieux que personne la profondeur et la folie tragique du jansénisme, on a l'impression que les auteurs des *Nouvelles ecclésiastiques* ont su, au travers de leurs réticences et de leurs hésitations, discerner la valeur de leur antagoniste, de celui qu'ils nommeront un jour « le plus fougueux ennemi de la Religion ».

L'enterrement du mécréant

On commencera par la dernière mention du philosophe dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, car elle éclaire rétrospectivement tout le reste. Le 1^{er} août 1784 eurent lieu à l'église Saint-Roch les obsèques du philosophe, et le journal consacre à l'événement un article tardif, mais d'une longueur exceptionnelle. Curieusement, l'adversaire désigné en premier n'est pas Diderot, mais le curé de Saint-Roch, l'abbé Marduel ; et le compte rendu porte d'abord sur une procession organisée par le curé pour la pose de la première pierre d'une école des Frères Ignorantins. Les enfants de la paroisse, déguisés en petits maçons, descendent de l'église :

1. Voir en particulier *Diderot et « La Religieuse »* de G. May (P.U.F., 1954) ; J. Proust, « Recherches nouvelles sur *La Religieuse* » (*Diderot's Studies*, 6, 1964) ; H. Cohen, « Jansenism in Diderot's *La Religieuse* » (*Studies in Eighteenth Century Culture*, vol. 14).

Cette espèce de mascarade sortit par le grand portail. Elle était ouverte par environ cinq cents enfants sur deux files, dont chacune avait à sa tête un petit Frère Ignorantin.²

Cette parade ridicule discrédite un abbé constitutionnaire, farouche ennemi des jansénistes et partisan opiniâtre des billets de confession ; elle met en scène une sorte de cérémonie laïque et vaguement maçonnique, propre à illustrer la nouvelle religion suscitée par l'*Encyclopédie* ; elle manifeste la collusion de fait entre les philosophes et les défenseurs de la religion d'État. Après quoi seulement intervient Diderot, au terme d'une éloquente transition :

Après avoir fait exiler, du temps de M. de Beaumont, de respectables Ecclésiastiques de son Clergé, interdire des Confesseurs pacifiques, refuser les Sacrements à de pieux laïcs de sa Paroisse, pour entrer dans les vues schismatiques de ce Prélat, il étoit réservé à M. le Curé de St. Roch de se montrer beaucoup moins difficile, pour accorder la sépulture Ecclésiastique à un incrédule aussi ouvertement déclaré que le fameux *Diderot*, l'un des principaux fabricateurs de l'*Encyclopédie* et de la Thèse de l'Abbé de Prades, et qui est d'ailleurs connu pour avoir donné, soit en son nom, soit sous des noms empruntés, nombre d'Écrits contre la Religion. Ce mécréant étoit malade dans sa demeure ordinaire rue de Taranne...

Vient alors le récit : Diderot sentant sa mort venir se confie à un ecclésiastique de ses amis, qui l'adresse au curé de Saint-Sulpice, l'abbé de Tersac. Celui-ci, au terme d'une première visite, se flatte « d'obtenir quelque réparation des scandales publics donnés par ce prétendu Philosophe » et lui fait une seconde visite « qui augment[e] encore ses espérances ». C'est alors que les amis du moribond l'enlèvent pour le soustraire à cette mauvaise influence. Après quoi, le philosophe étant mort, on souhaite l'enterrer « avec tous les honneurs de la Catholicité » et l'on s'en va trouver un prêtre de bonne composition. Le curé Marduel accourt :

Le lendemain, la maison fut tendue de noir avec pompe, et un convoi des plus solennels conduisit le corps à S. Roch, où il fut inhumé comme appartenant à cette Paroisse, quoiqu'il n'y fût que de la veille.

On est ainsi passé d'une mascarade à une autre. Le compte rendu des *Nouvelles ecclésiastiques*, assez bien informé dans l'ensemble³, illustre le

2. *N.E.*, 26 nov. 1784, p. 191. Nous modernisons l'orthographe tout en gardant les majuscules et la ponctuation. Les « Frères Ignorantins » sont le nom que se sont donné les Frères des Écoles chrétiennes.

3. Cette relation a été très répandue, comme le note A. Wilson dans *Diderot* (Oxford University Press, 1957), que nous citons d'après la traduction française (*Diderot, sa vie et son œuvre*, Laffont, « Bouquins », 1985) ; voir ici p. 593-594 et note 86, p. 775.

grand topos classique de la mort du mécréant, mais sur le ton de la comédie et tout en laissant entendre qu'entre Diderot et un bon prêtre, un prêtre janséniste, l'accord eût pu se faire. En même temps, il énonce tous les griefs que l'on pouvait garder à l'égard du « fabricant » de la thèse de l'abbé de Prades, de l'*Encyclopédie* et de bien d'autres textes moins connus et plus dangereux, tous plus irréligieux les uns que les autres : en une phrase, tout est dit. Or ces griefs sont anciens, et ils n'ont jamais varié.

La stratégie des Nouvelles ecclésiastiques

Jusqu'en 1761, le directeur du journal est Fontaine de La Roche. Entré au journal en février 1729, confirmé dans ses fonctions de directeur par Soanen en 1732, il date lui-même de 1746, soit de l'arrivée de Mgr de Beaumont à l'archevêché de Paris, le début de son action contre les philosophes. Cet estimable théologien eut en effet le mérite de tirer le parti de l'ornière convulsionnaire et d'entraîner l'équipe éditoriale dans la lutte anti-philosophique. Tandis que les jésuites et l'Église officielle, obsédés par la Constitution Unigenitus, lui paraissent faire preuve d'une indulgence coupable, il réaffirme sans cesse l'urgence d'attaquer les « vrais ennemis de la religion ». La lutte idéologique contre les philosophes entre désormais dans le domaine de l'histoire de la Constitution, objet principal des *Nouvelles ecclésiastiques* ; d'où les nombreux comptes rendus consacrés par la gazette aux encyclopédistes :

La défense de l'Appel étant proprement la défense de la Religion, et les Appelants faisant profession de défendre toute vérité, les Livres des prétendus esprits forts de notre Siècle ne sont point étrangers à nos Mémoires.⁴

L'adversaire privilégié de Fontaine a été d'emblée Montesquieu, et le « livre scandaleux », fondé « sur le système de la *Religion naturelle* », c'est *L'Esprit des lois*, dont il donne, les 9 et 16 octobre 1749, une longue analyse, que Montesquieu, comme on sait, ne prit pas à la légère. On y voit très bien ce qu'est désormais la stratégie du journal : Montesquieu, comme plus tard Voltaire, Helvétius, D'Alembert ou Diderot, est, sous couvert de rationalisme et de déterminisme, un adepte secret de Spinoza ; ce matérialisme

4. N.E., 9 oct. 1749. Sur Fontaine de La Roche, voir la notice du *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*, à paraître, et la notice des *Nouvelles ecclésiastiques* dans le *Dictionnaire des journaux (1600-1789)*, Paris, Universitas, 1991 ; voir également J. Sgard, « D'Alembert et Diderot face aux convulsionnaires », dans *Du Baroque aux Lumières. Pages à la mémoire de Jeanne Carriat*, Rougerie, 1986, pp. 125-126. P. Vernière a cité les principaux passages consacrés par Fontaine de La Roche au spinozisme de Montesquieu dans *Spinoza et la pensée française avant la Révolution*, P.U.F., 1954, t. II, pp. 459, 463-464, et il a souligné l'archaïsme de ses arguments.

clandestin s'accompagne, selon une argumentation traditionnelle, de libertinage : l'*Esprit des lois* est de la même plume que les *Lettres persanes*, comme l'*Encyclopédie* ou la thèse de Prades seront de l'auteur des *Bijoux indiscrets* : esprit fort et libertinage vont toujours de pair. Tous ces auteurs suspects ont en même temps en commun d'avoir été des élèves des jésuites, et d'être souvent restés leurs amis, d'où la complicité tant de fois dénoncée entre la libre pensée et le laxisme jésuite ; l'Église officielle, enfermée dans la lutte contre les appelants et leur prétendu schisme, a laissé proliférer la nouvelle et véritable hérésie.

... CHAQUE ANNÉE voit éclore ces Brochures, ces Libelles, ces Volumes ; et depuis 1746 que M. de Beaumont est sur le Siège de cette Capitale, ce désordre s'est manifesté et multiplié de plus en plus. Le Prélat en VOIT aujourd'hui avec *douleur* les *funestes progrès*. Mais peut-on s'empêcher de demander quels obstacles il y a opposés ? Hélas, tout le monde sait quel a été depuis six ans l'objet unique de la sollicitude Archiépiscope. Son zèle s'est tourné tout entier du côté de la chimère du Jansénisme. (12 mars 1752)

Cette argumentation est reprise intégralement par les successeurs de La Roche : Guidi, Guénin de Saint-Marc ou Gourlin, qui auront pour principaux ennemis les auteurs de l'*Encyclopédie* ; car les adversaires changent : ce seront d'abord Montesquieu, Voltaire, puis Helvétius, D'Alembert, Diderot, mais la stratégie et les arguments restent les mêmes. C'est avec l'affaire de l'abbé de Prades que Diderot commence à être implicitement désigné dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, en 1751 ; et les journalistes suivront la carrière du philosophe pendant plus de trente ans. Or leur jugement est d'une constance assez remarquable.

L'affaire de Prades

Les auteurs des *Nouvelles ecclésiastiques* n'ont pas mis longtemps à discerner le caractère hérétique de la thèse de l'abbé de Prades. Soutenue le 18 novembre 1751, la thèse était condamnée par le journal dès le 25 décembre. Tous les jansénistes ayant été éliminés de la Faculté depuis longtemps, le journaliste ne s'étonne pas non plus que la Sorbonne ait laissé passer des propositions « blasphématoires, hérétiques, favorisant le matérialisme ». Pour rendre compte de la thèse, il se contentera d'analyser longuement les *Observations importantes au sujet de la thèse de M. de Prades*, parues au début de 1752, et dont l'auteur, l'abbé Gourlin, est membre de l'équipe des *N.E.* ; c'est donc lui qui relève d'emblée la connivence entre Prades et les encyclopédistes :

Outre la conformité qu'on aperçoit par cet Arrêt entre les *Maximes* de l'*Encyclopédie* et celles de la Thèse, il y a encore entre l'un et l'autre une relation connue, en ce que le Sieur de Prades est intimement lié avec les

Encyclopédistes et en particulier avec le Sieur Yvon, membre de la *Société des gens de Lettres* indiquée dans le titre de l'Ouvrage... (12 mars 1752)⁵

Gourlin note, huit jours plus tard, que les auteurs de l'*Encyclopédie* (c'est-à-dire D'Alembert et Diderot) étant nommés en toutes lettres sur la page de titre du premier volume, il fallait vraiment que la Faculté de Théologie fût « ensevelie dans un sommeil léthargique » pour ne pas voir qui étaient les vrais auteurs de la Thèse. Pour mieux opposer à cette somnolence la vigilance du parti janséniste, on rend compte, dans le même numéro, du pamphlet janséniste *Les Lettres persanes convaincues d'impiété*, de l'abbé Gaultier (1751), avec ce commentaire presque triomphaliste :

La Thèse du Sieur de Prades, la censure qu'en a fait la Sorbonne, le Mandement de M. l'Archevêque sur le même sujet, l'attention qu'a donnée le Parlement à cette entreprise visiblement concertée contre la Religion, l'Arrêt du Conseil contre l'*Encyclopédie*, tous ces mouvements, et pour le dire ainsi, cette heureuse fermentation contre l'impiété, fournissent actuellement une occasion toute naturelle de rappeler un Écrit, qui assurément de doit pas être négligé.

Pour les auteurs du journal, éclairés par Gourlin, il n'aura jamais fait de doute que Diderot tenait la plume du « Sieur de Prades », peut-être en collaboration avec D'Alembert comme le dira la nécrologie de ce dernier en février 1784. Cependant, l'*Encyclopédie* « subsiste toujours », on le constate le 26 juin 1754 ; et les auteurs ont même eu le front d'accorder « un certificat de Catholicité à l'auteur de l'*Esprit des loix* » :

Il n'est ni Spinoziste ni Déiste, quoiqu'en dise une *Gazette sans aveu*. C'est à nous que le reproche s'adresse...

Voici donc regroupés les trois adversaires principaux de la « gazette » : Montesquieu, Diderot et D'Alembert. Entre les auteurs de l'*Encyclopédie* et les journalistes clandestins, le combat peut paraître inégal, mais assure le journaliste :

Un bâton, une fronde, cinq petites pierres et l'invocation du Seigneur, en voilà assez pour renverser les Géans les plus formidables. (3 juillet 1754).

Désormais, le nouvelliste figurera en David, et Diderot en Goliath.

5. Rappelons que l'abbé de Prades ne cachait nullement son appartenance au parti philosophique, qu'il venait de publier dans l'*Encyclopédie* l'article CERTITUDE, et que les jansénistes le considéraient comme très lié à Diderot. Le pasteur Boullier écrit, dans son *Court Examen de la thèse de Mr. l'abbé de Prades* (1753) : « Après tout, il doit convenir qu'une société de travail avec l'auteur des *Pensées philosophiques*, et celui de la *Lettre sur les aveugles*, a pu rendre sa Religion suspecte » (pp. 29-30).

L'article « Encyclopédie »

On peut dater de novembre 1755 le début des hostilités ouvertes ; à cette date paraît le tome V de l'*Encyclopédie*, avec l'Éloge de Montesquieu, l'article ECCLÉSIASTIQUE par D'Alembert, qui attaque violemment les *Nouvelles ecclésiastiques*, et l'article ENCYCLOPÉDIE de Diderot. Cet article avait tout pour scandaliser Fontaine de La Roche : Diderot y prenait personnellement la parole pour rappeler le dessein profondément anti-religieux de l'ouvrage. Un long passage sur le sens des renvois rappelait en particulier qu'ils permettaient de « renverser l'édifice de fange » et de dissiper le « vain amas de poussière » que constitue la superstition. De façon plus imprévue, donnant l'exemple des « traits frappants des vertus morales » qui pouvaient enrichir le dictionnaire, Diderot citait, après un obscur « M. Gobinot de Reims », un « prélat respectable par ses qualités apostoliques, ses dignités, sa naissance, la noble simplicité de ses mœurs, et la solidité de ses vertus » (p. 646), nommément Gilbert de Saint Herem de Montmorin, évêque de Langres. Et dans la foulée, il rappelait un article paru dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 17 décembre 1741, qui avait pris violemment à partie l'évêque :

... l'esprit de parti qui abhorre tout acte vertueux qui n'est pas de quelqu'un des siens, traite sa charité de monopole, et un scélérat obscur inscrit cette atroce calomnie parmi celles dont il remplit depuis si longtemps ses feuilles hebdomadaires.

Cette attaque inusitée surprend sous la plume de Diderot ; elle est relevée par les *N.E.* le 20 février 1756, puis plus longuement dans le numéro du 12 mars. On y rappelle que les faits reprochés à Mgr. de Montmorin sont de notoriété publique à Langres, et qu'ils n'ont jamais été démentis : aussitôt après sa nomination à Langres en 1738, l'évêque avait commencé à « restreindre » les curés jansénistes dans leur paroisse ; il avait aussi constitué un Bureau chargé de répartir un énorme volume d'aumônes destinées aux pauvres : 50 000 livres durant l'hiver 1741. Mais ces aumônes dont il a tenu un compte rigoureux et auxquelles il a donné à Paris une grande publicité, ont été largement payées par les grains qu'il stockait au début de l'année pour les revendre en fin d'hiver en dehors de Langres au prix fort « à ceux qui étoient en état de BIEN payer » (*N.E.*, 17 déc. 1741, pp. 203-204) ; d'où une émeute à Langres au lendemain de Pâques 1741, le refus opposé par le Lieutenant-duc à la sortie des grains, et la démission qui lui est imposée par l'évêque : tout s'expliquerait par la campagne que menait alors Montmorin pour accéder à l'archiépiscopat de Paris⁶. Comme toujours, le dossier des *Nouvelles ecclésiastiques* est

6. Il est difficile aujourd'hui de savoir si Montmorin a voulu couvrir ses spéculations par une générosité affichée — comme le supposent les jansénistes — ou s'il a fait payer ses

remarquablement précis, et en 1756 comme en 1741, le journaliste peut citer ses sources. Mais le plus curieux est que Diderot ait pris aussi vigoureusement la défense de l'évêque, quinze ans après les faits. Or en feuilletant la correspondance, on constate qu'en 1753, il connaît bien Montmorin ; il vient d'avoir recours à lui pour faire obtenir à son ami Nicolas Caroillon La Salette l'entreposage des tabacs à Langres, office lucratif qui passera un jour à Caroillon de Vandeul⁷. Par la suite, Diderot continuera de considérer Montmorin comme un ami ; il écrit à son frère Didier en novembre 1772 :

Oui, maître Pierre, j'ai des docteurs, des évêques, à qui mon incrédulité n'est pas inconnue, pour bienfaiteurs et pour amis. Tu n'ignores pas que je l'ai été de Mr. de Montmorin. Des fanatiques en jaquette noire lui disaient un jour. "Quoi! vous connaissez Buffon et Diderot! Des hommes à brûler! - Dites, répondit-il, d'honnêtes gens à plaindre et à convertir." Voilà un discours vraiment épiscopal.

Des jansénistes en jaquette noire ont paru s'étonner de cette accointance. Ce qui nous étonne le plus aujourd'hui n'est pas que Diderot ait recouru à M. de Montmorin pour favoriser sa future belle-famille ; c'est qu'il ait jugé bon de manifester sa reconnaissance envers son « bienfaiteur et ami » d'une façon aussi tapageuse en 1755, dans l'*Encyclopédie* et aux dépens des jansénistes. Ce qui peut aussi surprendre, c'est que le rédacteur des *N.E.* ait répondu par le détachement et l'ironie à « l'obligeante et délicate épithète de *scélérat* » dont le philosophe l'avait gratifié :

Seroit-ce une calomnie atroce, de dire que l'Auteur de cet Article encyclopédiste s'y est étrangement écarté des égards et de l'impartialité dont ces Mrs se piquent ? (12 mars 1756, p. 45)

Fontaine voulait-il garder le mérite de la courtoisie ? L'affaire était-elle trop ancienne ? Diderot était-il un homme à ménager ? Nous n'en saurons rien.

La crise de 1759

En 1755, les Encyclopédistes se croyaient assurés de la victoire : le tome V venait de paraître, applaudi et admiré de tous côtés ; Diderot était

aumônes par la spéculation. On peut croire que s'il brigait l'archiépiscopat de Paris, il lui fallait à la fois la bonne réputation et la fortune.

7. Voir dans la *Correspondance* éditée par G. Roth la lettre de janvier 1753 à Caroillon La Salette (t. I, pp. 149-150). Nicolas Caroillon La Salette est enfin « entreposeur de Langres » ; Diderot a fait agir, outre l'évêque, plusieurs fermiers généraux (Perinet, Le Normand) et le contrôleur général Bertin. On ne peut manquer de se dire que sur les activités et les relations de Montmorin, les jansénistes n'avaient peut-être pas tort. A. Wilson raconte cette « intrigue compliquée et animée », quelque peu immorale, sans mentionner l'évêque (ouvr. cité, pp. 156-157). Par la suite, Diderot s'efforce encore d'intéresser Montmorin aux affaires de sa famille (lettre du 6 janv., t. I, p. 185).

introduit chez Malesherbes, chez Mme de Pompadour, et pouvait se croire des amis dans toutes les cours ; D'Alembert en appelait au bras séculier pour supprimer la gazette ecclésiastique, et Diderot paraît lui emboîter le pas. En 1758 il en va déjà tout autrement. En janvier, D'Alembert se décide à abandonner l'*Encyclopédie*. En avril est annoncée la suspension de l'ouvrage ; en décembre les *N.E.* s'attaquent à *De l'Esprit* puis publient un long compte rendu des *Préjugés légitimes* contre l'*Encyclopédie* d'Abraham Chaumeix, laborieuse et minutieuse réfutation d'inspiration janséniste dont les *N.E.* reprennent le point de vue étroit et la lourde ironie :

Il [Chaumeix] ne s'est pas mis en peine, dit-il, de s'informer si M. Diderot avoit fait une description exacte du *Métier à faire des bas*, des différentes manières de *tailler une chemise*, des différentes espèces de *cheveux*, de la manière de les *friser*, etc.etc.etc. Mais il s'est arrêté à considérer quelle idée l'*Encyclopédie* nous donnoit de l'homme, de sa nature, de sa fin, de ses devoirs, et de son bonheur. (17 déc. 1758, p. 202)

En février 1759, l'*Encyclopédie* est condamnée par le Parlement de Paris ; en octobre, le pape Clément XIII la condamne à son tour :

C'est toujours un grand bien pour l'Église, que le Pape s'exprime aussi fortement qu'il le fait, sur cet abominable Livre ; c'est une consolation pour nous, que les deux Puissances, Ecclésiastique et Séculière, s'accordent à confirmer l'idée que nous en avons donnée dans ces Feuilles. (23 oct. 1759, p. 174)

Le 3 avril enfin, les *N.E.* publient de longs extraits du réquisitoire d'Omer Joly de Fleury devant le Parlement, plaidoyer purement janséniste et ouvertement inspiré de Chaumeix. Quand en mars paraît le *Mémoire pour Abraham Chaumeix contre les prétendus philosophes Diderot et D'Alembert*, c'est Diderot qui se retrouve chez le Lieutenant de Police. Pour les *N.E.* c'est une année faste, et pour Diderot une année noire. Mais de Diderot, il n'est plus question dans les *N.E.* Lui-même paraît moins s'intéresser au jansénisme qu'à ses déviations les plus bizarres. La *Correspondance littéraire* de Grimm publie en juin 1759 une lettre de La Condamine sur la crucifixion des sœurs jansénistes Françoise et Marie, puis un long procès-verbal de cette séance ; l'avocat Du Doyer de Gastel rapportera en mars 1760 un autre épisode de crucifixion qui s'est déroulé le Vendredi Saint. Or Diderot a repris dans *La Religieuse* et dans l'essai *Sur les femmes* des détails des relations de La Condamine et de Du Doyer de Gastel⁸. On peut se demander si depuis 1755 et sa vigoureuse sortie contre

8. Voir J. Sgard, « D'Alembert et Diderot face aux convulsionnaires », art. cit., pp. 127-128 ; voir également C.L. Maire, *Les Convulsionnaires de Saint-Médard*, Archives Gallimard-Juillard, 1985, pp. 50-55, et *Lumières et teneurs du XVIII^e siècle*, sous la dir. de J. Sgard, *L'Arbre verdoyant*, 1986, pp. 95-124.

le « scélérat obscur », il n'a pas évolué peu à peu vers un refus complet du fanatisme janséniste, dont il a sous les yeux les excès⁹.

Diderot ou D'Alembert ?

Après le tome V et le violent article ECCLÉSIASTIQUE, D'Alembert s'est retiré de la lutte. Ce n'est pas qu'il ait oublié le danger janséniste : il y reviendra dans son pamphlet *Sur la destruction des jésuites* en 1765 ; mais son point de vue reste essentiellement politique : l'important pour lui est de souligner l'aspect illégal de l'action janséniste afin de détacher le Parlement du « parti », puis de l'amener à supprimer les jansénistes comme il a supprimé les jésuites, par des moyens juridiques. Diderot, qui s'est longtemps intéressé au phénomène religieux, qui en voit de mieux en mieux les aberrations, se tourne plus volontiers vers les victimes du fanatisme. Il reste que les deux directeurs de l'*Encyclopédie* ont eu des positions très voisines, et que les *N.E.* les confondent longtemps dans une même réprobation. En mai 1783, ils publient des extraits de la « scandaleuse » *Apologie de l'Institut des jésuites* du « ci-devant P. Cerutti », qui célèbre la « philosophie vivante » des deux « fondateurs de l'*Encyclopédie* », Diderot et D'Alembert¹⁰. Ils lui opposent un article du *Journal de Monsieur* de 1782, qui relève les « propositions impies, séditieuses, sanguinaires », qui fourmillent sous la plume du « trop fameux Fondateur de l'*Encyclopédie* ». Pour le journaliste de *Monsieur*, vraisemblablement Royou, il n'y a qu'un seul fondateur, dont on relève longuement, dans son dernier ouvrage, l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, les affirmations provocatrices : Diderot a aboli la différence entre hommes et animaux, il a prêté aux animaux « toutes les vertus et tous les vices de l'homme », mais sa vertu favorite a été la colère ; il a encouragé le parricide et le suicide, « il ne prêche que le meurtre et la révolte », il prête à Sénèque « ce langage impur et bouffon » qui convient surtout à « l'Auteur des *Bijoux indiscrets* »¹¹. En conclusion, le journaliste des *N.E.* revient à l'ex-jésuite Cerutti, qui « prodigue ainsi des Éloges à des Écrivains qui font

9. On tiendra compte également de l'anticléricalisme constant de Diderot ; Préclin note au passage ses nombreuses déclarations anticléricales (*Les Jansénistes du XVIII^e siècle et la Constitution civile du clergé*, Paris, Vrin, 1929, p. 385). Cet anticléricalisme de principe est souvent réactivé par ses relations avec son frère Didier, janséniste notoire ; voir Wilson, o.c., pp. 298, 360, 379, 184.

10. *N.E.*, 15 mai 1783, p. 77. La critique d'un ouvrage récent de Cerutti (*L'Aigle et le hibou*, 1783), « ci-devant » jésuite qui reprit sa liberté après la suppression de la Compagnie, a surtout pour but de rappeler la collusion des jésuites et des philosophes ; la critique de l'*Encyclopédie* dans le *Journal de Monsieur* de 1782 (n° 1 et 2) est sans doute due à Royou (voir la notice de ce journal dans le *Dictionnaire des journaux, 1600-1789*, sous la dir. de J. Sgard, Universitas, 1991, II, notice n° 674).

11. *N.E.*, 15 mai 1783, pp. 77-78. L'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* avait paru en octobre 1782.

profession d'incrédulité », surtout à un Diderot, qui est peut-être de nos jours « le plus fougueux ennemi de la Religion ». Entre les deux « fondateurs », les *N.E.* auront donc longtemps hésité, avant de donner la palme à Diderot ; mais peut-être le pire à leurs yeux était-il le troisième, le jésuite... La mort réunit bientôt D'Alembert et Diderot ; les *Nouvelles ecclésiastiques* ne tenteront pas d'établir leur parallèle ; mais les stéréotypes dominants de la mort du mécréant renforcent les symétries¹² : D'Alembert avait longtemps suivi les conseils de son ami Goujet, janséniste connu, avant de se consacrer aux horreurs du *Dictionnaire raisonné* et de composer la thèse puis l'apologie de l'abbé de Prades... Il meurt dans l'incrédulité. Diderot, qui avait fréquenté les jansénistes du temps de ses études de théologie, a « fabriqué » l'*Encyclopédie* et la thèse de l'abbé de Prades ; ses amis le soustrairont au curé de Saint-Sulpice. Juste retour des choses : l'un et l'autre auraient assisté naguère à l'agonie de Voltaire pour le détourner de « ceux qui venoient pour lui parler de Dieu » (*N.E.*, 27 février 1784, p. 34). Peut-être les rédacteurs de *N.E.*, quand ils évoquent Diderot en 1784, ont-ils l'imagination hantée par l'image du renégat ; ils manquent surtout du robuste bon-sens de Fontaine de La Roche.

Tentons de conclure. Première constatation, Diderot est rarement pris à partie personnellement dans les *Nouvelles ecclésiastiques*. Pourtant, en tant que directeur de l'*Encyclopédie*, il incarne le Mal, tout comme Montesquieu, par *L'Esprit des lois*, avait incarné le spinozisme, le matérialisme le plus insidieux. Il a rarement été attaqué en personne, alors qu'il a eu une fois l'initiative d'une agression caractérisée à l'égard des jansénistes. Sans doute s'intéresse-t-on, dans les *N.E.*, aux idées plus qu'aux personnes, mais à son propos, on ne parle pas même des *Bijoux indiscrets* (à une exception près, et fort tardive), des *Pensées philosophiques* ou de la *Lettre sur les aveugles*, alors que *De l'Esprit* a fait un fracas inouï. Seules les attaques de 1783 et 1784 se font plus précises ; encore laisse-t-on entendre que jusqu'à la fin, Diderot était susceptible de publier une rétractation. Peut-être est-il un adversaire plutôt qu'un ennemi. Seconde constatation : Diderot, qui a témoigné pour les victimes du jansénisme mais aussi pour la foi populaire d'une grande compréhension, se situe politiquement du côté du pouvoir ; comme D'Alembert, il redoute les intégristes et les excès de la « populace » ; il se range donc du côté de Montmorin, son ami constitutionnaire, manœuvrier et peut-être « monopoleur » ; et derrière lui, il engage l'*Encyclopédie*. On aurait aimé

12. Sur les « terreurs salutaires » et les stéréotypes de la mort de l'impie, voir R. Favre, *La Mort au Siècle des Lumières*, Presses universitaires de Lyon, 1978, en particulier pp. 96-97.

lui voir, dans cette occasion, plus de prudence et de générosité. Dernière constatation : le grand affrontement idéologique entre le matérialisme encyclopédiste et la religion a tenu essentiellement à la pugnacité des *Nouvelles ecclésiastiques* sous la direction de Fontaine de La Roche ; avec l'effacement de celui-ci dès 1759 et sa mort en 1761, la gazette dépérit, recourt aux emprunts massifs et tombe dans le ressassement ; elle publie enfin du Chaumeix ou du Royou ; ses adversaires, après 1765, seront des ex-jésuites ou des ex-philosophes, et plus souvent des adversaires internes : la lutte de tendance aura remplacé le débat d'idées. Après la grande époque de 1746-1759, les *Nouvelles ecclésiastiques* se replient sur elles-mêmes. Aussi peut-on croire que Fontaine de La Roche a eu la chance de rencontrer sur son chemin des adversaires de la taille de Montesquieu et de Diderot, adversaires qu'il a su élire et qui lui ont permis quelquefois de sortir d'une argumentation surannée ; et Diderot a eu la chance de rencontrer la « gazette infernale »¹³, qui l'a mené droit à *La Religieuse*.

Jean SGARD
Université Stendhal, Grenoble

13. L'expression est employée par les *N.E.* dans le discours liminaire de 1732.